



Rideau!
Le blog théâtre de Jack Dion

Les feux de l'amour et le monde qui se meurt

Rédigé par Jack Dion le Dimanche 9 Mars 2014 à 17:42 |

Christophe Rauck revisite « Phèdre » de Racine au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis et Eric Lascacade remet « Oncle Vania » de Tchekhov sur le tapis au Théâtre de la Ville. Deux réussites. On n'en dira pas autant d'« Une nuit à la présidence » de Jean-Louis Martinelli, au Théâtre Nanterre- Amandiers.



Revoilà Christophe Rauck au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, qu'il a quitté il y a quelques mois pour prendre la direction du théâtre du Nord, à Lille. En amoureux des textes classiques, qu'il a l'art de revisiter, il s'attaque à « Phèdre » de Jean Racine, avec une approche déjà utilisée pour « Les sentiments indiscrets » de Marivaux, et que l'on pourrait résumer d'une formule : à grands sentiments, grands moyens.

« Phèdre », c'est l'acmé de l'interdit amoureux transgressé et de ses suites. Thésée (Olivier Werner), roi d'Athènes, est au combat, loin de chez lui. Son fils, Hyppolyte (Pierre-François Garrel), veut fuir le domicile familial car il est amoureux d'Aricie (Camille Cobbi), jeune femme du camp ennemi. C'est le moment choisi par Phèdre (Cécile Garcia Fogel) pour avouer à sa gouvernante Oenone (Nada Strancar) son amour coupable pour son beau fils, Hyppolyte – un amour inavouable qui l'étouffe, qui l'empêche de vivre, qui lui brûle l'âme et le corps.

Sur la base d'une rumeur qui veut que Thésée soit mort au combat, Oenone convainc Phèdre d'ouvrir son cœur à Hyppolyte. Patatras. Voilà qu'on apprend que Thésée n'est pas mort et s'apprête à revenir. Une seule solution, explique Oenone à Phèdre : dire à Thésée qu'Hyppolyte a essayé de la séduire, afin que ce soit lui qui porte le chapeau de la honte.

Thésée n'y voit que du feu. Il appelle les Dieux à la vengeance, ce qui pousse Hyppolyte à choisir le chemin de l'exil, qui le mènera rapidement à la mort. Apprenant la chose, Phèdre avoue son crime à Thésée et se suicide. Ecrasé de douleur, ce dernier choisira alors de reconnaître Aricie, comme sa propre fille.

Ici, on n'est ni dans la demi mesure ni dans la sentimentalité à l'eau de rose. C'est du hard, si l'on ose dire, la passion à cœur ouvert, l'affrontement inévitable. La mise en scène de Christophe Rauck est à la mesure du drame. Tout (jeu, décor, musique) est poussé à la limite dans cette pièce qui est sur le fil du rasoir de bout en bout. Cécile Garcia Fogel (dont on ne dira jamais assez le talent) campe une Phèdre explosive, une femme sous influence, séductrice et désespérée, allumeuse et torturée, manipulatrice et suicidaire, emportée par sa passion comme une frêle embarcation par la tempête.

Pour la petite histoire (encore que), on a vu ce spectacle qui vit au rythme de l'alexandrin dans une salle largement pourvue en lycéens de Saint-Denis, aussi séduits par la pièce que Phèdre par Hyppolyte. Comme quoi le théâtre n'est pas forcément réservé à une élite parisienne. Quand la banlieue préserve certaines de ses meilleures traditions, c'est assez rassurant.

« Oncle Vania », d'Anton Tchekhov, mis en scène par Eric Lacascade, c'est encore un classique revu et adapté par un homme qui a l'art de s'emparer d'une œuvre pour en faire un spectacle total. Comme on le sait, Tchekhov est l'un des auteurs de prédilection du directeur de l'Ecole du théâtre national de Bretagne, à Rennes.

Dans cette version, ce dernier s'est appuyé sur « L'homme des bois », considérée comme le brouillon d' « Oncle Vania », qui accentue la portée « écologiste » du texte de Tchekhov. Il en ressort un spectacle saisissant de force. L'auteur russe campe un univers familial oppressant où tout n'est que souffrance, mesquinerie, amours déçus, autour de ces deux personnages symboliques que sont Vania (Alain d'Haeyer), l'homme de la campagne, et Astrov (Jérôme Bidaux), le lettré ne jurant que par la ville. L'un voit sa forêt lui échapper, l'autre ne rêve que de la fuir. Mais bon, comme dira Vania, « il faut vivre ». Oui, il faut, envers et contre tout.

Eric Lacascade bouscule les conventions théâtrales pour donner toute sa substance à cette pièce qui est comme un cri de souffrance lancé à la face du monde vieillissant.

Au théâtre Nanterre-Amandiers, Jean-Louis Martinelli, ex directeur des lieux, s'intéresse à un autre monde en déclin : celui du néo-colonialisme. Il met en scène « Une nuit à la présidence », dont il est l'auteur. Ici, on est chez un président africain assis sur son siège comme sur son peuple, et qui entend bien continuer, conseillé par un expert venu de France guère regardant sur les fins et les moyens. Inspiré par la philosophie de Thomas Sankara, ex président du Burkina Fasso, et par la pensée d'Aminata Traoré, Jean-Louis Martinelli entend dénoncer l'Afrique de la corruption et de la prévarication. ___

Pourquoi pas ? Encore faut-il rester dans l'épure du théâtre. Se réclamer de Brecht, c'est très bien, mais à condition de ne pas le caricaturer. Les acteurs ont beau faire ce qu'ils peuvent, le discours est trop primaire pour faire de cette drôle de nuit un spectacle digne de ce nom. ___

* « Phèdre », de Jean Racine. Mise en scène, Christophe Rauck. Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (01 48 13 70 00) jusqu'au 6 avril puis en tournée. ___

* « Oncle Vania », d'Anton Tchekhov. Mise en scène, Eric Lascascade. Théâtre de la Ville (01 42 74 22 77) jusqu'au 22 mars, puis en tournée. ___

* « Une nuit à la présidence », de Jean-Louis Martinelli. Théâtre Nanterre-Amandiers (01 46 14 70 00) jusqu'au 30 mars.